
L'homme à l'épreuve du feu (1914-1918)

Man's trial by fire (1914-1918)

André Bach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rha/7461>

ISBN : 978-2-8218-1306-9

ISSN : 1965-0779

Éditeur

Service historique de la Défense

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 83-90

ISSN : 0035-3299

Référence électronique

André Bach, « L'homme à l'épreuve du feu (1914-1918) », *Revue historique des armées* [En ligne], 267 | 2012, mis en ligne le 09 mai 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rha/7461>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Revue historique des armées

L'homme à l'épreuve du feu (1914-1918)

Man's trial by fire (1914-1918)

André Bach

- 1 Comment le chercheur qui veut réfléchir sur le comportement de l'homme, lorsqu'il est amené, en structures organisées, à tuer ses semblables au risque de sa propre mort, n'irait pas chercher instinctivement ses sources dans les archives de la Première Guerre mondiale ? Il dispose là d'un champ d'observation privilégié : un continuum d'actions violentes sur près de cinq ans, avec pour acteurs le quasi ensemble de la population active mâle embrigadée à cet effet. Certes, ce n'est qu'une fraction qui a été réellement au contact de l'adversaire, celle qui a affronté la mort les yeux dans les yeux, mais cette minorité, eu égard à la masse d'individus mobilisés, a été d'une ampleur dont on n'avait pas eu d'exemple jusque-là ni depuis, du moins dans les pays occidentaux, si l'on exclut la Deuxième Guerre mondiale.
- 2 Il faut ajouter qu'avec cet affrontement a débuté un type de guerre où les capacités scientifiques, financières et industrielles ont rendu possible la mise sur le terrain de moyens de destruction d'une puissance et d'une profusion sans commune mesure avec ceux des conflits précédents. À l'excellence du savoir-faire bureaucratique pour réussir des mobilisations de masse ont correspondu une même excellence et un même savoir-faire technologique pour réaliser la destruction humaine de masse. Si l'image diffusée officiellement est restée celle du combat homme contre homme, cette représentation a été perturbée par l'irruption de l'action malfaisante et terrorisante des machines, action d'autant plus traumatisante que ces dernières ont pu être ressenties comme autonomes, hors de la raison et du comportement humain et autrement plus destructrices que celles maniées individuellement par les combattants.
- 3 C'est de ces « avancées » qu'ont bénéficié les mobilisés, eux qui dans leur grande majorité n'avaient aucune expérience de la guerre et n'avaient pas, jusqu'en août 1914, imaginé l'intérêt de consacrer une partie de leur vie d'adulte à acquérir cette dernière. Ils se sont trouvés, pourtant, du jour au lendemain, en situation de porter le fer et le feu à l'encontre de masses d'hommes adverses, qu'ils ont entrepris de détruire ; soit en les submergeant

soit en tentant d'arrêter leur élan. En moins de deux à trois semaines, recrues et réservistes allemands et français ont eu le temps d'être rassemblés, équipés, armés et jetés les uns contre les autres dans des mêlées féroces s'accompagnant d'exactions et d'actes d'inhumanité, dont on n'avait connaissance jusque-là que par les journaux quand ces derniers se complaisaient à faire état d'actes de barbarie qui, naturellement, ne se passaient que dans les pays encore non civilisés par le génie européen. Par quel enchaînement ou entraînement, de braves paysans bavares, saxons, etc. ont pu sans discuter mettre le feu à des localités en Belgique ou Lorraine, violer, fusiller, piller, achever des blessés, eux qui n'avaient en tête, lors de leur mobilisation, que la bonne rentrée de la moisson. L'armée française n'étant pas entrée initialement en Allemagne, on ne dispose pas de cas de figure semblables à son encontre, mais tout au plus est-on obligé de laisser la question ouverte, qui est celle de savoir s'il y aurait eu ou non un comportement différent ?

Tuer ou être tué pour défendre les siens ?

- 4 Tout d'abord, il faut partir des constats de base. Quel est le moyen assez puissant pour persuader un individu, sujet ou citoyen, qu'il y a pour lui honneur et intérêt, à s'arracher à l'affection de ses proches en les abandonnant, momentanément ou définitivement par la mort, pour défendre une communauté à laquelle, certes, il appartient, mais qui reste néanmoins une entité intellectuellement construite, à laquelle il ne peut vouer le même attachement qu'à sa famille. Il n'y a rien qui aille de soi, parmi la population mâle adulte dans le fait de se retrouver embrigadée dans une institution, dont la nature de son activité la porte à la rudesse et qui, là où elle mène les mobilisés, leur fait accomplir des actes qu'ils ne sont pas maîtres d'esquiver, même si éventuellement, ils leur répugnent et les déstabilisent psychologiquement.

Une préparation idéologique

- 5 Pour pallier cette répugnance, a été mis en forme dans le courant du XIX^e siècle un discours étatique en accompagnement sémantique du passage de l'engagé long terme au conscrit comme moyen de mener la lutte armée. Ce discours décrypté par George L. Mosse dans le premier chapitre de son livre intitulé « Les engagés volontaires »¹ a, progressivement, exalté le sacrifice du soldat anonyme au détriment de l'aura du chef glorieux. Il a donné du conscrit, réquisitionné par l'État, donc dans les faits obligé légalement d'obéir, l'image d'un volontaire, servant par devoir et conviction une communauté pour laquelle, consciemment, il est prêt en permanence à donner sa vie. Il a été opposé ainsi au guerrier professionnel, qui n'est qu'un mercenaire, sans autre conviction que celle de celui qui le solde. En France, cette construction s'est appuyée sur le mythe de la levée en masse dans les armées de la Révolution.
- 6 L'État a été aidé, dans ce processus, par la prolifération d'ouvrages à connotation patriotique, en vers et en prose, ainsi que par l'enseignement de la morale civique dispensée à l'école. Le journalisme y a eu sa part. En même temps qu'ils répercutaient sans modération, dans leurs éditoriaux et les caricatures, la violence des affrontements politiques internes, les journaux à grand tirage de la fin du XIX^e siècle, libérés par les lois sur la presse, ont constamment présenté une image des habitants des pays limitrophes et

de leurs gouvernements particulièrement dévalorisante et sans nuance, incitant à la méfiance, à l'ironie, voire à la détestation à leur rencontre. Pour en terminer avec cette action de l'État, le processus initié par Gambetta pour rallier les différentes couches sociales à la République a été un succès et tant les jeunes écoliers que leurs parents, même s'ils convenaient que tout n'allait pas pour le mieux, ont adhéré dans leur grande majorité à l'image que diffusait dans sa conclusion le cours d'histoire aux futurs instituteurs au cours de leur troisième année des écoles normales primaires avant 1914 : « *Le spectacle qu'offre la société des hommes dans notre temps est consolant ; le XIX^e siècle a été le siècle de la liberté, qui a transformé profondément les conditions politiques et sociales ; il a été par suite le siècle de la science, dont les conquêtes ont déjà été merveilleuses. La liberté et la science unies ont contribué à l'amélioration du bien-être humain ; elles font ensemble la guerre à toutes les misères et gagnent sans cesse du terrain. Il fait bon vivre en cette fin de siècle.* »² En conséquence, défendre un État et un régime qui laissaient entrevoir une élévation générale du niveau de vie de la société en lui garantissant les libertés individuelles et des promesses d'ascension sociale a paru, en 1914, la moindre des choses pour la grande masse de la population.

Le savoir-faire institutionnel militaire

- 7 Toute idéologie mise à part, les institutions militaires, quant à elles, ont été confrontées de tout temps à cette peur de mourir des recrues et ont développé des stratégies efficaces pour amener les combattants à dépasser cette épouvante. Il y a d'abord le respect d'une discipline qui s'appuyait alors sur un Code de justice militaire, n'offrant pour alternative à celui qui esquivait le combat et donc une mort au feu que celle d'une mort infamante devant un peloton d'exécution avec flétrissure nationale de sa mémoire. Ensuite, de tout temps, l'homme enrégimenté a été pris dans un réseau de sociabilité extrêmement serré, tissé de liens avec les camarades et de relations plus ou moins tumultueuses avec ses supérieurs, eux-mêmes soumis à la règle commune. François Roux résume bien cette organisation collectiviste au sein de laquelle l'individu se trouve dans une situation où tout concourt pour que, s'il lui vient à l'idée d'adopter une attitude de résistance voire de rébellion, il va au devant de terribles ennuis avec la perspective quasi certaine et peu réjouissante d'être broyé par le système : « *Système strictement pyramidal, l'armée fonctionne sur le principe unique de l'obéissance absolue aux ordres des supérieurs. Entre obéir et désobéir, le règlement militaire ne connaît rien. Chaque gradé surveille ses subordonnés et répond de leurs actes devant la hiérarchie. Tout militaire qui n'empêche pas ou ne signale pas une infraction au règlement se rend complice des fautes. Les hommes sont comptés et recomptés à tout instant. Une bureaucratie pléthorique enregistre chaque ordre, chaque directive, exige des rapports et des comptes-rendus à tout propos et constitue des dossiers sur chaque événement et sur chaque individu.* »³
- 8 Hormis cet aspect coercitif, les hommes sous les armes sont, de plus, réceptifs, poreux, aux valeurs dont on leur parle comme le devoir, le courage. Ils apprécient les attentions qui les distinguent, personnellement, comme la remise de croix de guerre ou, collectivement, lorsqu'on attribue la fourragère à leur régiment. Ils s'attachent à ce régiment, à son numéro et sont déprimés quand on attaque sa réputation. À ce titre, les relations avec l'encadrement de contact sont complexes et fondées sur la valeur personnelle des gradés, leur sens de la justice, leur courage au feu, leur sang froid, leur professionnalisme, gages d'absence de pertes inutiles : « *Le jugement des poilus sur leurs*

chefs ne connaît guère de nuances entre le respect admiratif et l'hostilité méprisante. »⁴ On peut ajouter, parfois, la colère ou l'indignation.

- 9 C'est donc ce citoyen, qui en août 1914 a quitté femme, enfants, parents, métier, pour en une dizaine de jours, prendre une arme et rejoindre la frontière où dans la deuxième quinzaine d'août, il est devenu acteur et spectateur, dans le bruit et la poussière, d'un carnage et d'une défaite initiale.

Occupation minoritaire : se battre

- 10 Avant d'évoquer son comportement dans cet univers paroxystique, il est bon de rappeler quelques évidences intemporelles telles que celles indiquées par le capitaine américain Ralph Ingersoll, observateur des combats près de El Quettar en Tunisie au printemps 1943. Ce dernier a, en effet, constaté, à cette occasion que les « *combattants tueurs* », selon son expression sont finalement peu nombreux et que « *même ceux-ci ont passé la plus grande partie de leur temps – disons 22 heures en moyenne sur 24 à des tâches ménagères à leur profit et à se déplacer d'un point à un autre* ». Il en donne la raison avec humour : « *L'être humain est une chose si fragile qu'il ne peut vivre plus de quelques jours sans nourriture et sommeil. La nature est son réel ennemi quand bien même il mène son combat éternel avec elle. Aussi l'armée dans son ensemble doit survivre contre la nature avant qu'elle puisse faire du mal à un ennemi en survivant et en se déplaçant d'un endroit à un autre. C'est 90 % de l'activité d'une armée et si elle ne remplit pas cette tâche correctement, ce n'est pas une armée. L'armée règle ses problèmes de survie par deux mots sans éclats : organisation et standardisation.* »⁵
- 11 On doit toujours avoir à l'esprit cet aspect débilitant de la condition militaire sur le terrain, marquée par l'attente et la monotonie de travaux, certes non sanglants mais épuisants avec leur corollaire, la sensation d'ennui et la montée du « cafard » sous le vécu de journées mornes, sans fin, dans un temps qui n'a plus aucune signification car ne débouchant sur aucun espoir d'émergence d'horizons nouveaux. La vie sans combat est, elle aussi, crucifiante et pèse sur ces hommes épuisés. Le capitaine Alfred Piébourg note dans son carnet, le 5 décembre 1915, depuis sa position de la Fontenelle dans les Vosges : « *On me demande de forcer l'alimentation. Les hommes en effet sont fatigués et maigrissent, ayant outre le service de garde un gros travail à fournir pour nettoyer des boyaux, remédier aux éboulements dûs au mauvais temps, etc. On ne se doute pas comme les hommes ont à faire alors même qu'une position est organisée et que la situation est tranquille, et combien c'est pénible. D'ailleurs, la moindre corvée est dure dans ces boyaux étant données les distances et différences de niveau (...). Les corvées de soupe ne sont pas les moins pénibles. Ces jours-ci pour ravitailler un ou deux postes avancés, on est obligé de faire quitter aux hommes chaussures et pantalon tellement il y a d'eau.* »⁶
- 12 Qu'il y ait combat ou pas, la caractéristique générale est que tout se passe, donc, dans une ambiance d'inconfort, de fatigue et de peur. Ce sentiment, indicible, est renforcé par la dureté des conditions de vie au quotidien : mauvaise alimentation, soif, manque d'hygiène, exposition à la pluie, à la boue, aux poux, aux rats, au froid, à la chaleur, à la nuit, privation chronique de sommeil. Le cycle est inexorable : plus on est fatigué, plus on est sujet à la peur ; plus la peur s'intensifie, plus on est épuisé. En outre, quand le combat se produit, quel que soit le grade, à des degrés naturellement divers, et comme le note l'historien britannique Anthony Beevor, « *on a peur et on a peur d'avoir peur* » devant les autres, camarades ou gradés. C'est ce qui fait que dans l'action les hommes sont en état de choc psychologique, pris, en permanence, entre ces deux contraintes. Ces chocs

psychologiques s'enracinent dans la mémoire : chocs sous les tirs d'artillerie non imaginés d'août 1914, chocs de la retraite démoralisante et exténuante avant la Marne, chocs devant le spectacle courant durant les attaques décousues et sans appui d'artillerie en 1915, de lignes de cadavres pourrissants des camarades dans ces charniers à l'air libre dans le *no man's land*.

- 13 Il ne faut toutefois pas se leurrer. Les ordres impérieux d'attaque ou de reprise immédiate de toute tranchée perdue édictés par le GQG de Joffre, relayés par la hiérarchie intermédiaire, se sont souvent heurtés à la réticence des hommes et de ceux qui les commandaient sur le terrain. Le lieutenant-colonel Jacquand (état-major de l'armée Castelnau) en avertit en janvier 1915 le GQG : *« Les hommes et les officiers sont arrivés à cette idée : à quoi bon faire quelque chose ? demain, on nous dira d'avancer de 30 mètres encore, et puis être tué ici ou là, on s'en fiche (...) les officiers disent qu'au point de vue opérations, ça ne sert à rien, ce n'est pas le sort de la patrie qui est en jeu, si on prend ou ne prend pas une tranchée ou le village de La Boisselle : s'il s'agissait d'une bataille à conséquences sérieuses pour l'issue finale, tous iraient de bon cœur, mais pour ces sales petites opérations très meurtrières, tous se disent que le jeu n'en vaut pas la chandelle. »*⁷

- 14 Le capitaine Piébourg, du 133^e RI, témoigne à l'été 1915 de ces tentatives pour limiter le coût meurtrier d'attaques inutiles, sans se mettre en position formelle de désobéissance : *« Le fait qu'on a remué un peu de terre et fait un trou leur fait croire [à l'état-major] que le pauvre petit poste doit se faire tuer plutôt que de se replier. C'est prendre le moyen pour le but. Ce n'est pas la tranchée qu'il faut empêcher le Boche de prendre, c'est la trouée qu'il faut l'empêcher de faire. La tranchée n'est qu'un moyen à employer pour empêcher l'ennemi de faire cette trouée. Si, à un moment donné le moyen semble mauvais, ou si simplement un procédé meilleur apparaît, je ne vois pour mon compte aucun déshonneur à laisser la tranchée pour prendre le procédé meilleur. »* Il en tire des conséquences : *« Quand le commandement se refuse avant l'attaque à donner des précisions et à fixer la ligne sur laquelle on devra s'organiser, les petits exécutants ne doivent rien dire, ne pas rendre compte surtout qu'ils ont atteint tel ou tel point, choisir leurs emplacements et s'enfoncer dans le sol. On rend compte après, et on ne dit que ce qu'on veut. On peut être tranquille, les ¾ du temps (et plus souvent encore) le commandement et les officiers d'E.-M. ne viendront pas voir et ne sauront que ce que les exécutants voudront bien leur dire. (...) Lorsqu'on a eu l'imprudence de dire au commandement "Nous sommes à tel point" (point où le bon sens le plus élémentaire commande de ne pas rester) c'est fini : un officier d'État-Major plus ou moins incompetent se précipite sur un crayon rouge et marque le point sur ses cartes. Comme il est dans l'impossibilité de se rendre compte des choses puisqu'il ne vient pas voir sur le terrain, et que c'est là seulement qu'on peut juger, les ordres qui s'ensuivent sont absurdes. On reçoit l'ordre de rester, et aucune force au monde ne ferait revenir dessus. »*⁸

- 15 Les poilus n'ont pas cette marge de manœuvre mais parfois ils réussissent à esquiver, sans que, comme ici, les cadres de contact sévissent ou rendent compte : *« Dans les boyaux on voit des égarés : hommes ayant perdu leur compagnie plus ou moins volontairement, sans doute au moment du départ, à qui le cœur a manqué au dernier moment. La surveillance des gradés s'exerce très difficilement dans ces cas là. D'ailleurs, après des attaques de ce genre, les unités d'assaut sont fort mélangées et désorganisées. »*⁹ Certains soldats avouent dans leurs lettres ce type de comportement : *« 19 novembre 1914 : On en fera peut-être plus des assauts parce que nous ne voulons plus marcher, autrement on y resterait tous ; c'était le troisième et les trois fois presque tous ceux qui sont sortis ont été touchés mais moi je n'ai rien attrapé parce que je ne suis sorti aucune fois. Et je n'ai pas été le seul qui ne suis pas sorti, à la compagnie, il en est sorti trois. On est à 100 m les uns des autres alors c'est facile à se tirer lorsqu'on sort de la tranchée. »*¹⁰

- 16 La guerre se prolongeant, les hommes se sont professionnalisés. Sous les déluges d'obus de Verdun, on est loin de l'image d'Épinal d'assaut à la baïonnette comme le reconnaît, à chaud, le commandant Tournès à l'issue des deux engagements de son bataillon de chasseurs dans la région du fort de Vaux en mars 1916 : *« Cette bravoure [des hommes] est résignée, nos hommes sont frappés au feu d'une sorte d'apathie, de fatalisme, qui se marque dans toute leur attitude. Il semble qu'ils aient consenti une fois pour toutes le sacrifice de leur vie, qu'ils aient la persuasion que demain sinon aujourd'hui ils seront frappés ; que nul d'entre eux n'échappera à son sort et que, par suite, le mieux est encore d'accepter une loi inéluctable.(...)S'il s'agit d'attaquer (...) ils suivront leur chef mais que celui-ci vienne à tomber, que simplement, dans ce terrain chaotique l'officier disparaisse un instant à leurs yeux, ils s'arrêtent. Leur élan aura été court ; l'infanterie ne semble plus capable que de bonds d'une amplitude restreinte (...).Brave, mais surtout résigné, l'homme est aussi devenu guerrier : il connaît la bataille.À l'intensité du sifflement, il sait si la marmite sera pour lui ou s'il n'a pas besoin de "se planquer" ; s'il faut se déplacer, il repère vite l'itinéraire battu par les balles et celui où il sera le moins exposé ; il a ses trucs, ses manies, ses préventions, ses superstitions dans cette lutte engagée contre la mort. »*
- 17 *« Maintenant il a assez d'expérience personnelle pour compter sur son chef, sans doute, mais aussi et beaucoup sur lui-même. Par là, s'est formé dans nos troupes un esprit individualiste de plus en plus net.L'unité de base de l'infanterie, la section, est beaucoup moins une troupe qu'au début de la campagne ; elle est bien davantage un conglomerat d'individus dont chacun conserve sa valeur, mais aussi sa faiblesse propre.En lutte constante avec la mort, et parfois depuis 27 mois, rusant avec elle par des moyens à lui, et dont certains lui paraissent efficaces, peu à peu, l'individu met tous ses soins dans ses efforts à triompher de ce terrible duel, c'est à ce but, à ce but seul, que se limitent ses espoirs, à ce résultat qu'il s'efforce donc d'abord d'arriver.Cette tendance particulariste du fantassin, sa résignation marquée expliquent dans une certaine mesure certaines défaillances de l'infanterie au cours de la bataille. L'homme qui s'est défendu courageusement jusqu'au moment où l'ennemi pénètre dans sa tranchée, se rendra à ce moment. »*
- 18 *« L'officier ne peut plus se représenter l'attaque que sous la forme d'un massacre dont il a toutes sortes de chances de ne pas revenir, et en tout cas où il verra tomber la plus grosse partie de son unité.Il lui est arrivé de dire que la préparation d'artillerie était insuffisante, le réseau de fil de fer intact, que l'objectif assigné à son effort était trop loin ou trop considérable.On n'a pas voulu l'écouter, on a passé outre, on l'a même accusé parfois de manquer "d'énergie", de bravoure.Il en est résulté que l'officier redoute encore plus que l'attaque elle-même le commandement : il le suspecte, le juge capable de jeter la troupe inconsidérément dans des bagarres meurtrières : il a perdu confiance.À une troupe ainsi composée et dont le moral est tel, il faut un commandement très averti de cette psychologie spéciale du soldat. »*¹¹
- 19 Comment ce « professionnel » fataliste et expérimenté tient-il ? Le courrier et la lecture des journaux sont un des moyens de s'abstraire de la quotidienneté déprimante et traumatisante. L'exploitation des données du contrôle postal montre qu'en dépit de la menace de la censure, il s'exprime avec vigueur. Il faut ajouter, à partir de juillet 1915, le baume de la permission tous les quatre mois. C'est ce que reconnaît un censeur de Belfort en juillet 1917 : *« Leur pensée se reporte constamment vers leur foyer lointain. Parmi les lettres nombreuses écrites par les maris à leurs épouses (la majorité)sont remplies, débordantes de tendresse conjugale et paternelle. Le vrai réconfort du soldat n'est autre que la permission. »*¹²
- 20 Une autre échappatoire est le recours à la boisson. On boit et on se défoule lorsqu'on a réchappé aux attaques, comme au 206^e de retour de la Woëvre en mai 1915 : *« Samedi 1^{er} mai. Repos complet aujourd'hui. Je reste couché presque tout le jour. Il y a une exubérance de vie, une brutalité qui me font croire que nous sommes revenus à l'état de sauvagerie : on mange jusqu'à*

être repus, on boit jusqu'à être ivre, on chante, on hurle jusqu'à extinction de voix, quant aux femmes on les aborde sans cérémonie. Vraiment il ne faudrait pas nous lâcher en liberté dans une ville comme Nancy. »¹³ « 1^{er} janvier 1915. Les rues de Champenoux présentent un curieux aspect. Les soldats, artilleurs et fantassins se pressent dans les rues, ivres pour la plupart et s'entassent aux fenêtres des cafés. Toutes les femmes sont dehors, le ban et l'arrière-ban des putains de Champenoux et elles ne sont pas loin de représenter la totalité de la population féminine du village. Certaines sont contaminées. Peu importe. Des marchés se traitent en plein air et les vendeuses d'amour se laissent peloter pour donner un acompte aux clients. »¹⁴ On boit avant d'entrer dans la fournaise : « Dimanche 27 février. Vers 11 h, on nous annonce notre départ imminent pour Verdun. On mange à la hâte. Chacun se donne de l'estomac comme il peut. La plupart boivent de la mirabelle jusqu'à hébètement. »¹⁵

Conclusion

- 21 C'est de cette vie que l'armistice de 1918 libère les hommes, vie d'angoisses, d'attaques, de garde aux tranchées, de phases de repos et d'entraînement à l'arrière du front, scandée par les permissions, les évacuations provisoires pour blessures ou maladies¹⁶, avec, la guerre aidant, des modifications de situation : élévation en grade, acquisition de spécialités, rendues nécessaires par la guerre industrielle et ayant l'avantage d'éloigner de l'infanterie dont les rangs se regarnissent des jeunes recrues dès formation initiale reçue, au fil des ans. Ce « monde des tranchées » qu'il ne faut pas réduire aux combattants de base et y inclure les cadres de contact a éprouvé les mêmes peurs et les mêmes colères face à un haut commandement perçu comme ignorant de son sacrifice. Il en est naturellement resté marqué à vie.

NOTES

1. MOSSE (George L.), *De la Grande Guerre au totalitarisme, La brutalisation des sociétés européennes*, Hachette littératures, 1999, p. 19-41.
2. Dans *Histoire Générale*, III « Le XIX^e siècle (1789-1902) » 3^e année des Écoles normales primaires, par Driault et Monod, Félix Alcan éd.
3. ROUX (François), *La Grande Guerre inconnue, Les poilus contre l'armée française*, Les Éditions de Paris, Max Chaleil, Paris, 2006, p. 177.
4. *Ibidem*, p. 94.
5. Article du capitaine Ralph Ingersoll, « The Battle is the Pay-Off, 1943 », p. 84-85. Commentaires sur le combat des *US Army Rangers* et de la 1^{re} division d'infanterie, source archives de l'École supérieure de guerre.
6. SHD/GR, 1 KT 39, fonds privé Piébourg, cahiers du chef de bataillon Alfred Piébourg, cahier 3, p. 42.
7. SHD/GR, 1 K 795, fonds privé Castelnau, carton 37, p. 255-256.
8. SHD/GR, 1KT 39, fonds privé Piébourg, cahiers du chef de bataillon Alfred Piébourg, cahier 2 p. 24.

9. Élie Vandrand dans Marie-Joelle Ghouati-Vandrand, *Il fait trop beau pour faire la guerre. Correspondance de guerre d'Élie Vandrand, paysan auvergnat (août 1914-octobre 1916)*, Verlaizon, Éditions « La Galipote », 2000, p. 161.
 10. *Idem*.
 11. SHD/GR, 1 K 860, fonds privé René Tournès, carton 1, « Impressions de Verdun ».
 12. SHD/GR, 16 N 1450, contrôle postal de Belfort, quinzaine 12-27 juillet 1917.
 13. DELFAUD (Marc), *Carnets de guerre d'un hussard noir de la République*, Italiques, Paris, 2009, p. 188.
 14. *Ibidem*, p. 110.
 15. *Ibidem*, p. 301.
 16. Statistiques du service de santé. Évacués du front en 1916, blessés : 858 000 ; malades : 629 000.
-

RÉSUMÉS

Comment le chercheur qui veut réfléchir sur le comportement de l'homme, lorsqu'il est amené, en structures organisées, à tuer ses semblables au risque de sa propre mort, n'irait pas chercher instinctivement ses sources dans les archives de la Première Guerre mondiale ? Il dispose là d'un champ d'observation privilégié : un continuum d'actions violentes sur près de cinq ans, avec pour acteurs le quasi ensemble de la population active mâle embrigadée à cet effet.

How can the researcher who wants to think about the behavior of man, when he is led, in organized formations, to kill his fellow men at the risk of his own life, not instinctively seek sources in the archives of the First World War? It provides a privileged field of observation: a continuum of violent actions of nearly five years, with actors from nearly the entire active male population organized for this purpose.

INDEX

Mots-clés : Première Guerre mondiale, psychologie, violence

AUTEUR

ANDRÉ BACH

Général (2s), il est ancien chef du cours de stratégie et d'histoire militaire de l'École supérieure de guerre (1992-1993) et ancien chef du Service historique de l'armée de Terre (1997-2000). Il a publié aux éditions Tallandier : *Fusillés pour l'exemple. 1914-1915* (2003), *L'armée de Dreyfus, une histoire politique de l'armée française de Charles X au commencement de « l'Affaire »* (2004) et prépare la parution des *Fusillés pour l'exemple* pour les années 1916, 1917 et 1918 (Vendémiaire éditions).